RÉVEILLEZ-VOUS!

L'EST ET L'OUEST SE SONT RENCONTRÉS AUX JEUX OLYMPIQUES

Les athlètes au service de la guerre froide

Le chauffage chez les anciens

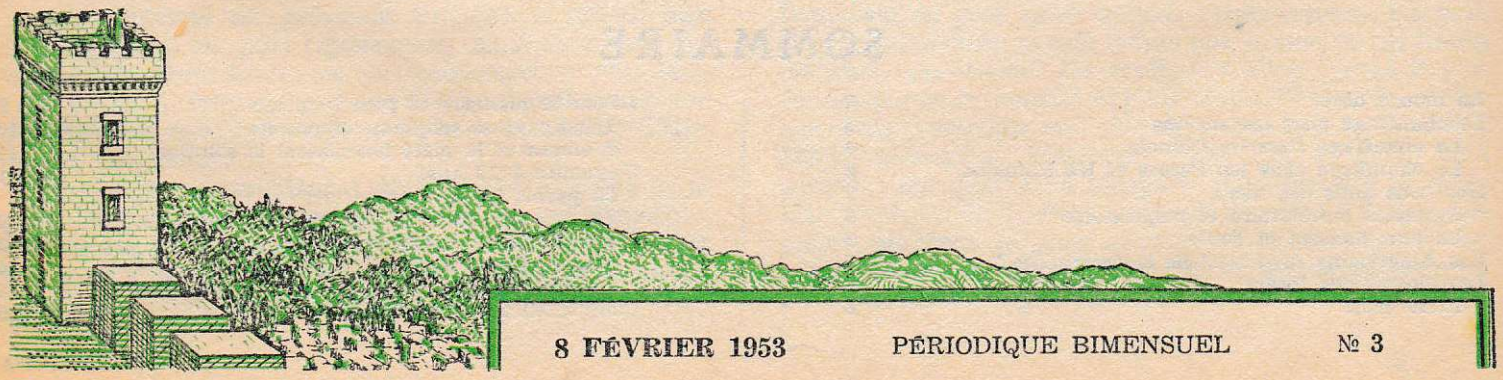
Qand le calorifère était inconnu

Nos bons amis des mers

Un coup d'œil sur nos voisins « profonds »

Les clowns des forêts

Malveillants ou espiègles?



8 FÉVRIER 1953 PÉRIODIQUE BIMENSUEL № 3

LA MISSION DE CE PÉRIODIQUE

Les sources d'information capables de vous tenir en éveil devant les problèmes vitaux de notre époque doivent être affranchies de la censure et ne jamais servir des intérêts particuliers. « Réveillez-vous! » jouit d'une telle liberté. Il fait face aux réalités et publie librement les faits. Il n'est esclave d'aucune ambition ni obligation politiques et n'est pas asservi aux faiseurs de publicité dont la susceptibilité doit être ménagée. Les antiques traditions ne l'influencent pas. Pour vous parler sans contrainte, il garde son indépendance, mais n'en abuse pas et maintient son intégrité envers la vérité.

Ce périodique a recours aux agences d'information, mais ne dépend d'aucune. Il a des correspondants dans le monde entier et leurs reportages non censurés paraissent dans ses colonnes. Son point de vue est international. Imprimé en plusieurs langues, il est diffusé dans de nombreux pays et peut être lu par jeunes et vieux. Il traite de sujets variés tels que: Politique, commerce, religion, histoire, géographie, science, conditions sociales, merveilles de la nature, etc. On peut dire que son champ d'investigation est aussi vaste que la terre et aussi élevé que les cieux.

« Réveillez-vous! » s'engage à suivre des principes justes, à démasquer des ennemis cachés, à mettre en garde contre des périls insoupçonnés, à défendre la liberté de chacun, à consoler les affligés et à réconforter ceux que découragent les échecs répétés d'un monde inique. Il donne en outre l'espérance certaine de l'établissement d'un Monde Nouveau fondé sur la justice.

Familiarisez-vous avec ce périodique! Tenez-vous éveillé en lisant « Réveillez-vous! »

Périodique bimensuel — Imprimerie:

WATCH TOWER BIBLE & TRACT SOCIETY

117, Adams Street — Brooklyn 1, N. Y., U. S. A.
N. H. Knorr, Président — Grant Suiter, Secrétaire
Filiale en Suisse: — 39, Allmendstrasse, Berne 22
Editeur pour la Suisse: — ASSOCIATION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH DE SUISSE
Rédacteur responsable: — François Zurcher

Tirage total: 975 000 exemplaires — **Le numéro 20 fr. en France, 3 fr. en Belgique, 25 ct. en Suisse**

Langues dans lesquelles ce périodique paraît:
Bimensuel — africaansch, allemand, anglais, espagnol, finlandais, français, hollandais, norvégien, suédois
Mensuel — danois, grec, portugais, ukrainien.

Bureaux	Abonnement annuel
Amérique, U. S., 117, Adams St., Brooklyn 1, N. Y.	$ 1
Belgique, 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3	60 fr.
France, Les Témoins de Jéhovah, 3, Villa Guibert, Paris 16e	350 fr.
Suisse, 39, Allmendstrasse, Berne 22	5 fr.

Les versements devraient être faits au bureau de votre pays et cela en observant les prescriptions donnant toute garantie pour les payements. Berne accepte les versements des pays dans lesquels la Société n'a pas de bureau, mais seulement sous forme de mandat international. Les montants de l'abonnement dans divers pays sont mentionnés ci-contre dans la valeur monétaire locale.
Une communication pour abonnement venant à échéance sera faite avant la parution des deux derniers numéros de l'abonnement et cela au moyen d'une fiche de renouvellement.
Tout changement d'adresse parvenant à notre bureau entre en vigueur dans l'espace d'un mois. Veuillez nous faire parvenir l'ancienne et la nouvelle adresse.

Awake! Semimonthly — French edition Printed in Switzerland

SOMMAIRE

Le monde dort! 3
Le chauffage chez les anciens 4
  Le chauffage chez les Chinois 4
  Le chauffage chez les Perses et les Romains 5
Nos bons amis des mers 5
  Systèmes circulatoire et respiratoire 6
  La vue, l'odorat et l'ouïe 6
Les Américains favorisent-ils la corruption? 7
Les clowns des forêts 8
  Rude école 8
« Pour le meilleur et pour le pire » 9
  L'indignation religieuse hypocrite 10
  L'amour et la piété fournissent la solution 11
Gagnante à 13 ans! 11
« Ta parole est la vérité »
  La religion aux Jeux olympiques d'Helsinki 12
L'Est et l'Ouest se sont rencontrés aux Jeux olympiques 13
  Pauvre Oncle Sam! 14
  Le nationalisme gâche les Jeux olympiques 14
Coup d'œil sur le monde 15

RÉVEILLEZ-VOUS!

«C'est l'heure de nous réveiller enfin.» — Romains 13:11

Volume XXI | Berne, 8 Février 1953 | Numéro 3

LE MONDE DORT!

DANS quelque temps on pourra entendre raconter une histoire à peu près comme celle-ci: « Il était une fois un monde regorgeant de richesses et peuplé de cerveaux intelligents; ce monde se vantait de ses libertés démocratiques, de ses nombreuses religions et de sa passion pour le progrès. Mais on y voyait une chose étrange: Les policitiens à la tête des nations très riches accaparaient toutes les ressources du pays pour dominer les nations moins privilégiées. Chaque nouveau remède que les savants découvraient pour prolonger la vie reculait devant dix inventions destinées à semer la mort. Les chefs des démocraties libérales se vantaient d'être affranchis de la crainte pendant que leurs genoux s'entrechoquaient bruyamment de frayeur parce que des deux côtés d'un rideau de fer se fabriquaient des bombes atomiques, inventées par eux. Des enquêtes établissaient que malgré leur prétendu niveau moral élevé, ces démocraties fourmillaient de joueurs, de gangsters et de fonctionnaires corrompus. Néanmoins, elles étaient très religieuses! Chacun pouvait y trouver une religion à son goût. Ce monde soi-disant moderne essayait de faire accepter comme vérités bibliques des credo et des doctrines moisis hérités du paganisme antique. En réalité, à de nombreux points de vue, ce monde « épris de progrès » n'était qu'un vestige du moyen âge. Et le pire, c'est que *les gens ne semblaient pas s'en inquiéter!* »

Le lecteur a compris dès les premières lignes que cette histoire est loin d'être un conte. L'effrayante apathie du public apparut surtout aux Etats-Unis lorsqu'on étala la corruption administrative. David L. Cohn écrivit dans le *New-York Times* du 28 octobre 1951: « Le comité Kefauver a montré au citoyen américain comment les fonctionnaires (considérés auparavant comme de « braves gens ») sont, dans chaque Etat, peut-être même dans sa propre ville, les complices des gangsters. »

Il est évident que cet état de choses est favorisé parce que les responsables, placés aux échelons supérieurs du gouvernement, ferment les yeux. M. Cohn poursuit:

« L'honnêteté du président Truman a résisté aux investigations les plus rigoureuses, mais dans son entourage gravitent toutes sortes d'indiscutables parasites. La loyauté de Truman vis-à-vis d'eux est mal placée car un président doit être loyal envers le pays avant de l'être envers ses amis. »

Sur le plan international, étant donné le règne de la peur, on pourrait s'attendre à tout, sauf à l'apathie. Néanmoins celle-ci prévaut parce que le monde ne craint pas ce qu'il devrait craindre. Il ne redoute que la bombe atomique. Chacun, pour assurer sa sécurité veut en fabriquer plus que le voisin. Les nations accaparent frénétiquement toutes les ressources possibles et exigent de leurs savants des engins plus meurtriers, et de leurs usines une plus grande production. Elles mettent leur confiance en l'atome. Tout en se disant chrétiennes, et malgré leurs cathédrales magnifiques, elles ne mettent pas leur confiance en Dieu, alors que selon sa Parole, les vrais chrétiens disent: « Nos regards ne s'attachant point aux choses visibles, mais aux invisibles; car les choses visibles ne sont que pour un temps, les invisibles sont éternelles. » — II Corinthiens 4: 18, *Crampon.*

A l'histoire résumée par notre premier paragraphe, les hommes donnent la plus fantasque des conclusions. Ils envisagent la fin de l'ordre de choses actuel par l'anéantissement de l'humanité dans une guerre atomique universelle. Les nations sont paralysées par la crainte morbide de rester en arrière dans la course aux armements, mais elles ne semblent pas redouter la défaveur de Dieu. Par intérêt les journaux exploitent les crimes sexuels sensationnels et les écrits pornographiques pullulent. Mais aucun des représentants du peuple n'intervient pour réclamer du corps législatif qu'il examine ces graves problèmes sociaux, et vote un budget destiné à la lutte contre le crime, aussi important que celui de la défense nationale. Inconscients du danger, les parents semblent se préoccuper de moins en moins de ce que font leurs enfants pendant que les méfaits de l'enfance délinquante augmentent sans cesse. L'immoralité souille la vie familiale et le pourcentage des divorces s'élève. Certains « sages » préconisent comme remède la légalisation des relations sexuelles prénuptiales. Pourtant, la fornication, l'idolâtrie, le spiritisme, la jalousie, le sectarisme, l'ivrognerie (vices courants aujourd'hui) sont condamnés explicitement par la Parole de Dieu. Sa puissance mettra fin à l'iniquité, mais les hommes en sont incapables. — Galates 5: 19–21; Jude 14, 15.

Des enquêtes montrent que tout en restant le plus grand succès de librairie, la Bible est le livre le moins lu. Beaucoup de gens ignorent ses enseignements les plus élémentaires et ne savent même pas le nom de ses livres les plus importants! Un sondage Gallup publié il y a deux ans par le journal anglais *News Chronicle,* révéla que trois personnes sur cinq connaissaient le nom des quatre Evangiles: Matthieu, Marc, Luc et Jean. Une personne sur quatre fut incapable d'en nommer un seul. L'archevêque de Sydney prétend que Pie XII, le conseiller religieux le plus influent de la chrétienté, est « spirituellement accompli ». On se demande ce qu'il peut bien entendre par là, car le *News Chronicle* montre

que parmi les membres des quatre sectes principales en Angleterre, les catholiques ignorent le plus la Bible. Parmi les *pratiquants* interrogés, cinquante et un pour cent seulement purent dire le nom des quatre Evangiles et trente-six pour cent n'en connaissaient aucun!

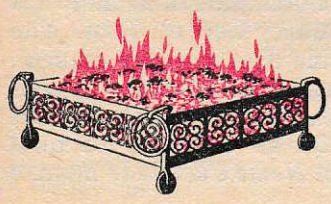
La nation juive mal instruite rejeta Jésus qui pourtant correspondait à toutes les descriptions scripturales et répondait à tout ce qui était exigé du Messie promis. Le Christ condamna sans ménagement les traditions humaines que les pharisiens avaient substituées à la Parole de Dieu (Matthieu 23: 23, 24). De nos jours, les vrais chrétiens sont d'authentiques disciples de Jésus-Christ en paroles et en actes. Ils prêchent de porte en porte et voient les religionistes de la chrétienté s'esquiver en disant: « Je suis trop occupé, ou trop fatigué, ou malade », « J'ai mes idées », « J'ai assez de soucis », « Je n'aime pas la lecture ». La mauvaise formation religieuse est cause de cette indifférence à l'égard de la Bible. Mais les sages sont éveillés, ils comprennent la gravité des temps difficiles actuels et la véracité de l'avertissement suivant: « C'est désormais l'heure de vous tirer du sommeil, car maintenant le salut est plus proche de nous qu'au jour où nous avons commencé à croire. » — Romains 13: 11, *Crampon*.

LE CHAUFFAGE
chez les anciens

PAR un froid matin d'hiver rien n'est plus merveilleux qu'une chambre à coucher douillette. Les grands-parents se rappellent leurs couvertures givrées et les réveils matinaux quand leur père tisonnait le poêle. Ils se rappellent aussi qu'ils devaient enfiler des vêtements glacés et se serrer autour du fourneau de la cuisine, ce qu'ils avaient dû faire également la veille au soir. Le feu semble un ami indispensable. Pourtant l'histoire primitive de la plupart des nations parle d'une époque où l'homme ne connaissait pas le feu. Le seul moyen d'avoir chaud était de se vêtir de peaux d'animaux ou d'étoffes faites de poils, de lin, de coton, de soie ou de laine. L'expérience révéla bien vite que ces matières ne produisent pas de chaleur, mais conservent celle du corps.

Il y a 430 ans environ, certains peuples ne connaissaient pas encore le feu. Quand Magellan aborda en 1521 aux îles Mariannes, les indigènes se considéraient comme le seul peuple au monde; ils ne possédaient « aucune des choses que nous estimons nécessaires, et ignoraient totalement le feu. Plusieurs de leurs huttes ayant brûlé, ils pensèrent que la flamme est une sorte d'animal qui s'attache au bois et s'en nourrit; certains, s'étant approchés trop près, furent légèrement brûlés; ils communiquèrent leur terreur aux autres et n'osèrent plus regarder le feu que de loin. Effrayés, ils dirent que l'animal terrible allait les mordre ou les blesser de son souffle violent ».

Les légendes sur l'origine du feu sont nombreuses. Prométhée aurait volé le feu que les dieux conservaient dans une tige de fenouil. Selon une tradition phénicienne la découverte du feu serait due à un roi vulcanien qui entretint le feu que la foudre venait d'allumer dans un arbre et invita ses compagnons à en partager la chaleur. Il fut salué comme l'inventeur de la flamme. La mythologie chinoise raconte qu'un des premiers rois, Suy-Jin, « inspiré du ciel », apprit le premier à son peuple l'art de produire du feu en frottant énergiquement deux morceaux de bois sec. Mais l'Histoire reste silencieuse sur l'origine du feu.



Les premiers feux se faisaient en dehors des habitations, principalement par mesure de prudence. Ils firent ensuite leur apparition à l'intérieur et furent utilisés pour le chauffage. D'habitude la fumée emplissait la demeure et les gens s'en plaignaient. Le 13 novembre 1825, *The New England Farmer* publiait une lettre dont l'auteur demandait du secours contre ces « maux intolérables que sont une maison enfumée, une femme querelleuse et des enfants pleurnicheurs ».

A l'origine, on appela étuve une pièce inhabitée et chauffée qui servait de séchoir. Plus tard on appela étuve un foyer clos utilisé pour le chauffage, la cuisine, etc. L'*hypocaustum* romain servit d'abord aux thermes, mais il s'introduisit petit à petit dans les maisons. Le sol des pièces était généralement pavé et les murs recouverts de stuc. Un foyer était construit à l'extrémité nord, sous le carrelage. Celui-ci ne s'échauffait qu'après cinq ou six heures, mais il conservait sa chaleur et il fallait dès lors très peu de combustible pour maintenir une bonne température dans la pièce.

Le chauffage chez les Chinois

Depuis très longtemps les Chinois avaient adopté un système du même genre. Ils faisaient le feu à l'extérieur du bâtiment et des écrans forçaient l'air à circuler dans des conduits sous le dallage ou le long de banquettes creuses garnies de coussins; l'air s'élevait finalement dans les murs creux pour s'échapper au dehors. Les maisons bourgeoises comprenaient deux pièces. La plus grande servait de salle de réception, de temple et de chambre à coucher. Dans le fond une banquette massive creuse, faite de briques, était construite en forme de lit et sa taille dépendait de la famille. D'un côté de la banquette se trouvait un petit poêle à charbon de bois ou de terre; les flammes et la chaleur étaient captées par des tuyaux convergeant dans une hotte qui débouchait au-dessus du toit. C'est ainsi que le lit était chauffé. Ceux qui n'aimaient pas se coucher à même les briques brûlantes ou sur la natte de feutre qui les recouvrait généralement, utilisaient une sorte de hamac de tissu grossier suspendu au-dessus de la banquette chauffante. C'est là qu'ils se reposaient, bien au chaud. Au matin on rangeait tous ces ustensiles; la banquette recouverte d'un tapis ou d'une natte devenait un banc. Toute la famille travaillait assise sur ce siège chaud sans craindre le moindre froid et sans devoir porter des vêtements doublés de peaux. A l'entrée du foyer les Chinois préparaient leurs repas et chauffaient le vin et le thé qu'ils avaient coutume de boire brûlants.

Un *kang* est une sorte de poêle de construction variable. Il s'appelle *ti-kang* ou *tong-kang* selon que le tirage s'effectue sous le dallage ou dans les murs. Un poêle en forme de banc s'appelle *kao-kang*. Toutes sortes de combustibles les alimentaient. Dans les palais et les meilleures maisons on ne brûlait que du bois ou une sorte de charbon qui se consume comme de l'amadou, sans fumée et sans odeur. Les com-

bustibles communs étaient la houille et le charbon de bois. Les pauvres brûlaient de la bouse séchée. L'odeur des gaz délétères qui s'échappaient des fissures du *kang* était combattue par humidification de l'air. A cet effet des bols d'eau chaude étaient constamment disposés dans la pièce. Les bourgeois y mettaient des poissons rouges décoratifs.

Les Chinois savaient travailler la fonte. On a retrouvé dans les tombes des Hans un grand fourneau de cuisine en fonte « de corps en forme de fer à cheval et reposant sur quatre pieds coulés. De l'extrémité arrondie sort le tuyau de cheminée; il compte cinq trous de cuisson et une plateforme à l'entrée du foyer. Les quatre pieds ont la forme d'éléphants stylisés ». Sur le devant six caractères en relief se lisent ainsi: « Grande félicité! Puisse-t-il (le poêle) être utile aux maîtres! »

Le chauffage chez les Perses et les Romains

Les Perses creusaient des trous carrés ou ronds dans le sol de la pièce commune. Ils y déposaient des récipients de fer contenant du charbon de bois en ignition ou une autre substance inflammable, qui, chez le commun peuple, était souvent de la bouse séchée d'animaux herbivores. Une petite table en bois était placée au-dessus du trou et une épaisse couverture rembourrée la recouvrait et tombait jusqu'au sol. Les Perses mangeaient et devisaient autour de cette table. S'il faisait froid ils passaient les mains et les pieds sous la couverture et pour avoir vraiment chaud ils se mettaient entièrement en-dessous. Ceux qui dormaient la nuit sous la couverture étaient souvent retrouvés asphyxiés.

Les Grecs et les Romains utilisaient des braseros ou poêles transportables. Des pièces spéciales, occupées uniquement en hiver, étaient décorées de corniches unies et peintes de manière qu'on ne vît pas la suie qui s'y déposait; on prit l'habitude de reléguer les cuisines aussi loin que possible de l'habitation. Il n'y avait pas de cheminées et la fumée s'échappait des fenêtres et des autres ouvertures. Les gens recherchaient donc les bois les moins fumeux et choisissaient ceux qui parfumaient le logis. Ces derniers étaient très demandés. Souvent des épices coûteuses ou des parfums étaient placés dans un petit vase au centre d'un trépied, sous un récipient plus grand qui contenait du combustible. Le brasero était le système courant de chauffage en Espagne. Il était toutefois légèrement modernisé, monté sur roues pour faciliter son déplacement d'une pièce à l'autre. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, la Chambre des Communes à Londres fut chauffée par un brasero ouvert dans lequel brûlait du charbon de bois ou du coke.

En Espagne, l'hiver amenait un changement complet dans les habitations. De lourds tapis plus épais et plus chauds recouvraient le pavement de briques. On installait un brasero plat d'environ 60 centimètres de diamètre et surélevé à quelques centimètres au-dessus du sol par un cerceau en bois, sorte de socle sur lequel on pouvait poser les pieds. Le combustible était un charbon de bois appelé *cisco*. La grande popularité des braseros nous fait supposer que les anciens savaient s'en servir d'une manière satisfaisante et éviter le danger des gaz délétères. Ils les utilisaient même pour chauffer de vastes salles. Krell écrit: « Le brasero trouvé dans le tepidarium des thermes du forum de Pompéi (serait) tout à fait suffisant, même aux plus basses températures, pour chauffer une grande église pouvant contenir deux mille personnes, comme celle de St Egide de Nuremberg. » Le brasero présentait l'inconvénient de ne pas convenir pour la cuisson des aliments. Un peu plus tard on vit un brasero combiné pour la préparation des boissons chaudes, notamment pour celle du « vin épicé populaire, le *calidum;* le brasero servait aussi à tenir les aliments chauds ».

Les Polonais construisaient un four (*foorn*) en briques jointes à la glaise. Ce four occupait généralement tout un côté de la pièce. Son dessus plat ressemblait à une large banquette et venait à hauteur de poitrine. On y maintenait un feu dormant toute la nuit. Durant les hivers froids, la famille s'y installait avec ses couvertures pour dormir.

Presque tous ces anciens systèmes de chauffage sont encore en usage; seuls les pays plus avancés connaissent le système « presse-boutons ».

UNE montre minuscule tenant dans le chaton d'une bague honore l'artisan habile qui l'a faite. Que diriez-vous alors si cette montre se mettait à grossir et atteignait la taille d'un chronomètre de poche tout en restant semblable à elle-même et en fonctionnant toujours avec la même précision? Des merveilles de ce genre ne cessent de s'accomplir dans les mers, par exemple chez les huîtres. Les huîtres d'un naissain sont si petites que deux millions peuvent tenir sur six centimètres carrés; mais à six mois chacune recouvre sept centimètres carrés et à douze mois elle en couvre dix!

Des œufs minuscules de poisson de deux millimètres de diamètre par exemple commencent à se développer immédiatement après la fécondation. Ils sont soigneusement cachés ou attachés aux plantes aquatiques, camouflés et ancrés là surtout où ils reçoivent de l'oxygène en abondance. L'*alectis ciliaris* de l'Amazone saute hors de l'eau et accroche ses œufs aux plantes qui surplombent le courant; pendant deux jours le mâle se charge de les humecter d'éclaboussures jusqu'à l'éclosion.

Le développement complet d'un poisson dure selon les cas de vingt-quatre à deux cent quarante heures au bout desquelles tous les organes, yeux, ouïes, cœur, foie, nageoires, bouche, vessie natatoire, etc., sont visibles dans l'œuf. Le temps requis dépend principalement de la grosseur de l'œuf. Bien vivant, le petit poisson sort à reculons de sa coquille; à ce moment tous les organes des sens sont bien développés et prêts à remplir leur fonction.

Certains poissons sont vivipares. L'aiguillat constitue le type le plus simple de la viviparité. Ses œufs fécondés séjournent librement dans les tubes ovariens qui se prolongent par une sorte de matrice. La paroi interne de ces tubes sécrète un liquide nourricier, qui avec le vitellus permet l'alimentation de l'embryon et son approvisionnement en oxygène jusqu'à l'éclosion. A leur naissance certains vivipares présentent la tête, mais d'autres présentent la queue. On dit que la femelle de la raie aigle et celle de la baudroie sautent hors de l'eau et émettent un petit à chaque bond dans l'air.

Systèmes circulatoire et respiratoire

Le cœur du poisson présente trois cavités séparées par des valves. Le sang circule dans trois sortes de vaisseaux: artères, veines et capillaires. Dans les muscles, les nerfs et les organes, les artères se ramifient en capillaires qui apportent la nourriture et l'oxygène aux cellules. Les cellules transforment l'énergie statique en énergie mécanique, nerveuse, glandulaire, etc. Le gaz carbonique, l'eau et les déchets pénètrent dans le plasma au travers des parois des capillaires; ceux-ci se réunissent, formant alors les veines qui drainent le sang impur vers le cœur. Le sang passe d'abord aux reins qui éliminent les déchets autres que le gaz carbonique, puis il est pompé du cœur vers les branchies où le gaz carbonique est éliminé et remplacé par de l'oxygène frais.

La plupart des poissons sont pourvus de cinq paires de fentes branchiales; certains en ont six et le requin *heptanchus* en a sept. Les fentes sont séparées par des os nommés arcs branchiaux. L'artère principale se divise en plusieurs branches, une pour chaque arc qui est ainsi copieusement imbibé de sang. Le sang circule à travers les lamelles des branchies et échange par osmose son gaz carbonique contre l'oxygène que fixe l'hémoglobine, la matière colorante rouge du sang. Les artères renvoient alors le sang purifié dans tout le corps. L'eau entre par la bouche du poisson alors que les branchies et les valves respiratoires s'ouvrent. Quand celles-ci se referment l'eau qui se trouve dans la cavité buccale est obligée de passer au travers des branchies. En s'échappant par les fentes branchiales elle baigne les lamelles et l'échange des gaz s'effectue. Tel est le mécanisme respiratoire des poissons.

La vue, l'odorat et l'ouïe

L'œil du poisson est généralement très développé, proportionnellement plus gros que chez les autres animaux. Les expériences semblent indiquer que les poissons ne distinguent pas les couleurs mais seulement l'éclat ou luminosité. L'œil sert surtout à trouver la nourriture. Mais beaucoup de poissons combinent à cet effet l'odorat et la vue. Des substances dissoutes ou en suspens dans l'eau, en faible concentration, suffisent à alerter l'odorat du poisson. Les déplacements ou la respiration amènent l'eau dans les narines, et dès que les cellules olfactives envoient un signal au cerveau, le poisson se met en chasse. D'abord il décrit un petit cercle ou un huit afin de déterminer la direction dans laquelle se trouve la nourriture, puis il fonce. L'aiguillat trouve sa nourriture presque exclusivement grâce à son odorat tandis que le betta du Siam se sert uniquement de ses yeux. — *The Phylum Chordata,* par H.-H. Newman.

Les poissons ont aussi des oreilles. De chaque côté de la tête une cavité capte les ondes sonores et des cellules sensitives communiquent les impulsions sonores au cerveau par des nerfs auditifs groupés en forme d'oreille très simple.

La grande majorité des poissons à arêtes sont équipés d'une vessie natatoire située d'ordinaire au-dessous du tube digestif. Ce sac argenté relativement grand est rempli d'un gaz composé principalement d'oxygène et d'azote avec une trace de gaz carbonique. Selon H.-H. Newman, professeur de zoologie à l'université de Chicago, la vessie natatoire est « un poumon auxiliaire qui s'ajoute aux branchies ». Mais sa fonction primordiale est hydrostatique: elle permet au poisson de se déplacer à diverses profondeurs.

Chez certains poissons la vessie natatoire absorbe les sons et les transmet aux oreilles. Chez d'autres les vibrations de la vessie natatoire se communiquent à l'eau avec émission d'un son. C'est ainsi qu'on a pu dire qu'il y a des poissons qui parlent! *Science Digest* d'août 1950 déclare: « Les poissons marins ne sont pas silencieux. Une espèce, en particulier, imite les bruits de basse-cour; une autre reproduit les battements du tam-tam; certains poissons cacardent comme des oies et d'autres sifflent comme de petites sirènes de paquebot. » L.-P. Schultz dans *The Way of Fishes* déclare qu'étant en barque sur un lac d'Amérique du sud il entendit les ronflements produits par les tambours qui nageaient à dix mètres de profondeur. Quand il est hors de l'eau, le poisson-chat peut émettre un son audible à trente mètres. Les sons très puissants des tambours en train de pondre peuvent s'entendre dans l'air alors que les poissons se trouvent à quinze mètres de profondeur.

Industrie poissonnière

Le plus grand soin entoure la préparation du poisson. Le nettoyage et l'étêtage précèdent la mise en boîtes. Les sardines se nettoient à la main et à la machine. Elles traversent « un appareil qui aspire les viscères. Une autre machine enlève les têtes et un ébardoir rotatif est plongé dans la cavité viscérale. Cet ébardoir perforé injecte aussi sous pression l'eau de lavage... Les poissons coupés sont transportés dans un courant d'eau, système qui endommage le moins la chair et qui en élimine le sang ».† Pour les palourdes, « on coupe l'extrémité du siphon et on ouvre le corps du pied au siphon. On enlève la masse foncée ou « estomac » puis on introduit les chairs dans un laveur... Après avoir été secouées et rincées, elles traversent un second groupe de découpeurs qui sectionnent la peau dure et cornée attachée au manteau, ouvrent le pied et arrachent le « foie » ou les autres viscères. Les chairs lavées une troisième fois dans un laveur à bascules sont alors égouttées ».† La chair des huîtres est lavée durant vingt à trente minutes; au moyen d'épuisettes on la transvase dans des plateaux dont le fond est constitué par un tamis métallique. La chair décolorée, déchirée ou défectueuse est enlevée.

Les homards subissent de la part de l'homme une mort bien cruelle. « Jetés vivants dans une cuve d'eau bouillante qui contient de trois à cinq pour cent de sel... les homards cuisent de quinze à trente minutes... ils sont alors empilés sur la table de préparation; la queue et les pinces sont détachées; le corps est ouvert et les viscères enlevés. La chair est ensuite triée, classée par qualités, débarrassée des caillots de plasma et des autres déchets et lavée à fond; on ne la laisse toutefois pas tremper en eau courante. »†

Pour la satisfaction des yeux et du palais de l'homme, le grand Créateur a vraiment multiplié les merveilles sur la terre et dans les mers. C'est pourquoi le roi David chantait: « Voici la mer, grande et vaste en tous sens: là fourmillent sans nombre des animaux petits et grands; que tes œuvres sont nombreuses, Yahweh! Tu les as toutes faites avec sagesse. » — Psaume 104: 25, 24, *Crampon.*

† Ces citations sont de **Fish and Wildlife Service Research Report 7 (1944).**

Les Américains favorisent-ils la corruption?

SI un recensement public essayait de déterminer le pourcentage d'Américains qui peuvent dire honnêtement « Je suis contre la corruption », qui oserait admettre « Je suis pour »? Les Etats-Unis se plaisent à croire que chaque citoyen américain s'oppose à la corruption. Mais alors pourquoi l'indignation publique n'a-t-elle pas éclaté quand, le 24 août 1952, le sous-comité préparatoire du Sénat signala que *cent vingt millions de dollars* versés par le contribuable des Etats-Unis avaient disparu par suite du « fiasco » des travaux d'Afrique du Nord? Le sous-comité en dévoila les causes comme suit: « l'indifférence administrative », « le gaspillage des fonds publics », « l'indécision, la confusion, la lenteur, la carence de l'administration », « la paresse, l'ivrognerie et la négligence ». Des témoins ont rapporté que l'affaire fut un « gâchis dégoûtant ». En février 1952, un soudeur de l'Oklahoma déclara au journal *Tulsa Tribune* que les ouvriers occupés aux travaux de défense de l'Afrique du Nord reçurent un salaire de cinquante pour cent au-dessus du barème pour des heures passées à jouer aux dés et aux échecs. Pour sa part, il toucha cinq mille dollars en cinq mois!

Quelle fut la réaction du public américain à la lecture de ce rapport et de quantités d'autres semblables? Ces scandales, de même que les divorces d'Hollywood, sont une mine inépuisable de reportages sensationnels, cependant le public ne s'indigne pas. Le bruit qui se fit entendre autour de la corruption diminua d'intensité quand Truman décida de ne pas poser sa candidature à la présidence. Qui serait assez naïf pour croire que la corruption fut extirpée pour autant? On en parle moins parce qu'elle perd de sa valeur politique. Chaque parti aime étaler la corruption des autres, mais va rarement jusqu'à supprimer ses propres revenus clandestins.

La tendance politique reflète la réaction du public devant le manque de probité, c'est-à-dire une apathie grandissante et parfois l'approbation du mal. Un spécialiste des sciences politiques écrivit dernièrement: « Les faits montrent que la moralité politique reflète l'attitude de la société plutôt que de la commander. Ce serait faire preuve d'une extrême naïveté que d'attendre des politiciens un niveau moral plus élevé que celui du reste de la population. »

Si la corruption persiste c'est que trop de gens la favorisent. Blair Bolles débute son livre *How to Get Rich in Washington* en ces termes: « Quand les nations vieillissent, elles tolèrent le mal... Les Etats-Unis commencèrent à manifester ce signe de vieillissement immédiatement après la Première Guerre mondiale quand les électeurs ne réagirent pas en apprenant le scandale du Teapot Dome et laissèrent au pouvoir le parti complice de cette escroquerie... La ville de Washington d'aujourd'hui se distingue de la capitale d'après la guerre de Sécession et d'après la Première Guerre mondiale par la démocratisation de la corruption... Il y a quelques années les Américains étaient encore moralement très susceptibles, mais maintenant ils comprennent et tolèrent la faiblesse humaine qui engendre la corruption. » (Remarquons que le commencement de cet état de choses coïncide avec la Première Guerre mondiale et la fin du temps des gentils en 1914).

Le 7 mars 1952, le Dr Frank Kingdon, dans la rubrique « Parlons franchement » du *New-York Post,* déclara au sujet du livre de Bolles: « C'est là le récit de la corruption infâme qui avilit et souille de haut en bas la vie publique de cette nation... Je me demande pourquoi je ne me suis pas fâché tout rouge... Il y a vingt ans j'aurais bouilli de colère; maintenant je me contente de murmurer: « Tiens, tiens! » Pourquoi cela? Sans doute parce que je ne peux maintenir mon indignation au point d'ébullition et parce que je ne peux vivre sans cesse comme le couvercle agité d'une bouilloire... Après 200 cas (de corruption) nous restons étourdis, incapables de réagir. »

A quoi Kingdon attribue-t-il cela? Il l'explique ainsi: « Cela signifie que nous devons avoir plus que des spasmes de dégoût devant l'évidence du manque de probité individuelle et reconnaître franchement que la morale tant individuelle que publique est tombée, dans ce pays, à un niveau dangereusement bas. Le nettoyage de l'un ou l'autre égout n'est rien; il faut un relèvement général de la morale pour vider tout le cloaque. Il n'y a pas que les politiciens qui soient corrompus; les gangsters ne sont pas les seuls à mépriser la morale; les commerçants, de leur côté, usent de moyens immoraux pour obtenir des contrats et augmenter leurs gains. Des citoyens soi-disant honorables achètent des faveurs au moyen de pots-de-vin et, dans sa mollesse, le public accepte le manque de probité en affaires. Le livre cité ne se borne pas à raconter les spéculations malhonnêtes; il montre que les Etats-Unis se sont laissés vaincre par l'immoralité et qu'ils s'excusent en disant: « Nous n'y pouvons rien. » Nierons-nous ou admettrons-nous ce fait?... « Chasser la canaille » des fonctions publiques ne suffit pas. Nous devons d'abord chasser celle qui sommeille en nous. Si l'un de nous est disposé à frustrer le gouvernement d'un dollar ou à acheter la faveur d'un policier, il se fait complice de l'immoralité. Si l'un de nous sourit en constatant les procédés douteux grâce auxquels on tourne la loi, s'il participe au vol public, qu'il le veuille ou non, il se vole lui-même. »

Chaque démission d'un corrupteur condamne la morale du peuple. Une démission ne change pas la situation. Un millier de candidats guettent la place et dix mille haussent les épaules en disant: « C'est de la politique! » Pourtant, cent cinquante millions portent la responsabilité de la politique. Aussi, la dégradation du vingtième siècle autorise-t-elle bien peu de gens à dire sincèrement: « Je suis *contre* la corruption. »

LES CLOWNS des forêts

Malveillants ou espiègles?

LES ours et les oursons n'engendrent jamais la mélancolie. Même en dehors du cirque ils sont de vrais clowns, des imitateurs-nés, et on ne peut jamais prévoir ce qu'ils vont faire. On trouve chez eux comme chez les hommes des caractères variés; certains sont sauvages et méfiants alors que d'autres sont assez sociables et relativement doux.

Leur sens de l'humour leur permet de supporter la captivité. Ils s'amusent de tout et de rien, d'un vieux chapeau, d'un tonneau vide; surtout s'ils sont entourés d'un cercle d'admirateurs.

L'ours noir s'intéresse vivement aux manières des hommes qui défilent devant sa cage. Parfois il s'assoit et se distrait en les observant. Quand les visiteurs sont partis il essaye d'imiter de son mieux les gestes qui l'ont impressionné le plus. Même en liberté dans les bois, l'ours noir désire souvent observer l'homme. Il se cache et examine attentivement un pêcheur ou un cueilleur d'airelles, occupations auxquelles il s'adonne lui-même. Cette étude le passionne parce que l'homme fait les choses les plus folles!

Les ours sont d'un naturel timide. On peut arriver jusqu'à quelques pas d'un lapin avant qu'il prenne la fuite, mais l'ours noir, par contre, se sauve bien avant que vous ne soyiez en vue. Ce qui ne l'empêche pas d'être très courageux et très brave contre les chiens et les autres animaux. Mais la crainte qu'il a de l'homme est sa meilleure protection contre le chasseur (Genèse 9: 2). Si l'ours noir américain avait été aussi téméraire que l'ours brun d'Europe l'espèce en serait éteinte depuis longtemps.

A moins d'y être acculé, l'ours noir n'attaque pas l'homme. Toutefois sa femelle devient terrible quand il s'agit de protéger ses petits. Pour les défendre elle devient la plus dangereuse des bêtes, attaquant furieusement des dents et des griffes, elle mord son adversaire, le déchire et l'étreint jusqu'à lui rompre les os. Son ennemi sort rarement vivant de la lutte. Aucun animal de sa taille n'égale sa puissance. D'un seul coup de patte l'ours écrase la tête d'un bœuf ou brise un chêne de 6 mètres avec autant de facilité que nous brisons une allumette. Peu de pièges lui résistent. Pris dans une chausse-trape amarrée à une bille de 130 kilos un ours souleva la bille, la chausse-trape et la chaîne et partit avec le tout. L'ours noir atteint environ 1 mètre de haut sur 2 de long. Le mâle pèse entre 130 et 225 kilos. En Pennsylvanie, le 4 décembre 1923, un ours de 287 kilos fut abattu; il mesurait 2 m. 75 de long. En décembre 1921, dans la réserve moqui de l'Arizona fut tué un ours géant pesant, dit-on, 400 kilos.

Quand l'hiver sévit, les ours ont une méthode unique pour subsister sans combustible ni aliments. Ils se casent simplement au creux d'un arbre ou dans une grotte, se roulent en boule et sommeillent. *Science News Letter* du 21 janvier 1950 dit: « Le sommeil d'hibernation de l'ours est tantôt profond, tantôt léger. Comparativement à d'autres créatures hibernantes, l'ours reste bien éveillé... Les experts estiment qu'il n'hiberne pas au sens strict du mot car, contrairement à l'écureuil, à la marmotte et à la chauve-souris, on n'a constaté chez l'ours aucune chute extrême de température. »

C'est pendant la pseudo-hibernation, probablement fin janvier ou début février, que l'ourse met bas deux ou trois oursons aveugles et glabres, ne pesant pas plus de 250 grammes! Et ces tout-petits ont une mère de 200 kilos! Heureusement, car cloîtrée dans son trou sous une épaisse couche de neige, l'ourse doit souvent allaiter ses oursons pendant trois ou quatre mois sans pouvoir absorber le moindre aliment ni la moindre gorgée d'eau. Si ses petits étaient proportionnellement aussi gros que les bébés humains ils épuiseraient leur mère avant le printemps. Toute la famille mourrait dans la tanière et l'espèce disparaîtrait.

L'ourson a environ 40 jours quand ses yeux s'ouvrent et au moins trois mois quand, escorté de sa mère, il pénètre dans la grande forêt, son domaine. La première semaine après son long jeûne, l'ourse se risque seule hors de la tanière et inspecte les environs. Elle somnole encore, baille et s'étire pour dérouiller ses muscles. La peau des pattes se fendille et tombe, laissant la plante molle et tendre. Les aliments lourds ne conviennent pas encore à son estomac, aussi choisit-elle avec sagesse des mets légers. Après deux semaines, les pattes sont redevenues calleuses et son estomac est en forme, de sorte que l'ourse a retrouvé son appétit habituel.

Rude école

Deux ou trois oursons brailleurs, espiègles et écervelés ne facilitent pas la vie d'une mère qui n'a ni nurse, ni instituteur, ni jardin d'enfants à sa disposition. Le père ours ferait un instructeur déplorable et surtout dangereux. Il ne supporte pas ses rejetons et en l'absence de leur mère n'hésiterait pas à les tuer. L'ourse ne tolérera pas que le mâle approche les petits; mais à l'époque de l'accouplement ceux-ci se voient tout à coup rabroués par leur mère, ce qui ne manque pas de les étonner. L'ourse est parfois irascible et nerveuse, mais elle excelle à instruire ses petits des choses de la forêt. Elle joue avec eux, les nourrit et combat pour les protéger. Elle sait aussi les corriger; sa lourde patte administre des fessées. Comme toutes les mères sauvages elle est stricte, mais affectueuse; ses enfants l'adorent.

Grimper aux arbres sera l'objet de la première leçon pratique; c'est à leur sommet que les oursons se mettront à l'abri de leurs ennemis. L'ourse monte plusieurs fois jusqu'au faîte d'un arbre. Les petits l'observent attentivement, puis essayent sous l'œil critique de leur mère d'en faire autant; ils grimpent un peu, s'excitent, deviennent imprudents et dégringolent comme des boules de fourrure. L'ourse les force à recommencer jusqu'à ce qu'ils excellent dans l'art de monter aux arbres et d'en descendre. Ils grimpent à l'aide de leurs griffes et non, comme on le croit souvent, en serrant l'arbe entre leurs pattes. La mère leur montre à quels arbres ils peuvent grimper; elle les met en garde contre les dangers que présentent ceux dont l'écorce est tendre ou dont le bois est mort, cassant, qu'une surcharge abattrait.

L'ourse se sert des leçons pour trouver ses aises. Quand ses « gosses » sont trop turbulents elle les fait grimper dans un arbre et s'en débarrasse ainsi pour quelque temps. A ce régime les oursons deviennent bientôt des grimpeurs d'élite, casse-cou et amateurs de sensations fortes. Ils se juchent au sommet de jeunes arbres, s'y balancent aussi fort qu'ils peuvent, sautent à terre et regrimpent aussitôt pour recommencer. Le jeu occupe d'ailleurs la plupart de leur temps. Ils bondissent, luttent, boxent, jouent à cache-cache et courent en rond; ils inventent mille farces pour amuser ou taquiner leur mère. Mais à l'heure du repas ils abandonnent tout et c'est la ruée pour se mettre à table!

L'alimentation des petits

Pour la tétée, la mère choisit généralement un coin ombreux à l'abri des regards indiscrets. Elle s'installe contre une bille ou un tronc d'arbre et allaite ses petits, assise ou à demi-couchée. Parfois elle les tient dans ses « bras », la face épanouie de bonheur maternel. En tétant les oursons ronronnent de plus en plus fort comme des abeilles qui essaiment; on les entend à 30 ou 40 mètres.

A six mois ils sont sevrés. En quête de friandises ils arrachent l'écorce de vieilles billes. La mère leur enseigne la natation et la manière d'attraper les poissons d'une détente adroite de la patte. Ils apprennent à cueillir les baies, à éplucher du maïs et aussi à chaparder la glandée des écureuils. Quand s'annonce l'automne ils sont prêts à manger de tout, souris, élans, racines et noix. On retrouva dans l'estomac d'un ours deux décimètres cubes de guêpes avalées entières. Pour déguster des fourmis l'ours plonge une patte dans la fourmilière et l'ayant retirée s'assied tranquillement pour lécher avec délices les bestioles qui s'y sont accrochées. Sa passion pour le miel lui crée bien des difficultés. Il préfère les ruches proches du sol; si des abeilles se posent sur lui il peut se rouler, se secouer, s'ébrouer et tempêter pour s'en débarrasser. De minuscules abeilles ont souvent eu raison d'un ours, trop heureux de capituler. Il a aussi un faible pour le porc. Bien que peureux il s'introduit dans la porcherie assomme un porc d'un coup de patte et l'emporte sous son « bras ».

De nombreux accidents graves se sont produits parce que les ours n'aiment pas qu'on les taquine ou qu'on se moque d'eux. Dans les parcs nationaux des Etats-Unis l'ours noir est relativement apprivoisé. Un touriste qui désirait en photographier un sortit de sa voiture et essaya de faire dresser l'animal sur ses pattes de derrière en faisant le simulacre de lui donner à manger. Furieux parce qu'on se moquait de lui, l'ours scalpa presque complètement d'un coup de patte le touriste imprudent. Parfois l'ours démolira les cabanes et tout ce qui lui tombe sous la patte pour peu que ses désirs soient contrecarrés. Ne sous-estimez jamais la force du « clown des forêts ».

« Pour le meilleur et pour le pire »

A LAS VEGAS, dans le Nevada, et dans de nombreuses autres villes des Etats-Unis, une épouse mécontente peut se débarrasser de son mari en quelques minutes. Naturellement elle devra fournir au préalable un certificat de domicile d'élection qui d'ailleurs, dans le Nevada, n'exige que six semaines. Dans le Nevada, et notamment à Las Vegas et à Reno, on trouve le divorce naturel et cet Etat en fait son « commerce » principal.

Pageant d'octobre 1950 dit dans un article intitulé « Pas si joyeux, les divorcés! »: « Il faut naturellement un motif pour annuler un mariage mais il n'a pas besoin d'être grave; dans beaucoup de cas il est inventé. » Voici quelques exemples: Une femme alla à Las Vegas et demanda le divorce parce qu'après la guerre, son mari lui semble « devenu tout différent ». Une autre dit: « Mon mari est un chic type, mais il s'occupe plus de sa famille que de moi. » Une femme de 21 ans divorça une première fois, parce que, avoua-t-elle, « nous étions deux enfants têtus ». Pour son deuxième divorce, d'avec un élève-pilote, elle donna le motif suivant: « Mon mari veut être aviateur mais moi je veux faire de l'élevage. » Certains sont à peine divorcés qu'ils se présentent au bureau des licences de mariage.

Mais ce n'est pas quelques villes seulement qui ont pu donner aux Européens l'idée que le divorce est un autre « luxe américain ». Il est florissant dans tous les Etats-Unis. Dans l'Oregon une femme obtint quinze divorces contre douze maris en 22 ans. Elle épousa le n° 3 une seconde fois pour en faire le n° 4. Le n° 6 retrouva sa faveur sous le n° 7, puis céda la place à un autre, et ne tarda pas à poser sa candidature comme n° 9! A Hollywood, les « fins heureuses » n'existent en général que sur l'écran; on sait que cette ville bat le record des échecs matrimoniaux.

Nous n'approuvons pas les futiles prétextes à divorce admis en Amérique, et nous plaignons les divorcés mal-

heureux. A Chicago une jeune dame refusa dix dollars à son mari qui voulait parier « le gagnant ». Le cheval gagna et le mari frappa son épouse avec un journal. Le divorce fut prononcé pour cruauté! A Chicago encore, une épouse se plaignit parce que son mari consacrait tous ses loisirs et ses dollars à son camion. Mis en demeure de choisir entre sa femme et leur enfant, et le camion, il prit la route. Dans l'Iowa une fermière demanda le divorce parce que son mari l'obligeait à porter des seaux de lait, à charger le foin et à scier le bois. Elle supporta ce dur régime jusqu'au jour où son tyrannique époux, trouvant le tas de bois trop petit, la battit et lui interdit de rentrer à la maison.

Un malchanceux mari était torturé par le « code du ménage » rédigé en 14 points par sa femme. Il était condamné à payer une amende de 80 dollars s'il oubliait de fêter un anniversaire. Un autre article demandait l'adoption d'un fils issu d'un mariage précédent. Aux termes du point n° 13, la « législatrice » n'embrasserait pas son mari pendant une semaine s'il violait les autres points!

Criminalité et immoralité

Il y a loin, heureusement, de l'Antiquité à nos jours. Les pharisiens qui ruinèrent Israël avec leurs traditions corrompues enseignaient que la femme est moins que rien, l'égale des esclaves et des idiots, inférieure aux animaux. Un homme pouvait demander le divorce si sa femme ratait un repas, si après dix ans de mariage elle ne lui avait pas donné d'enfant, s'il en était dégoûté, ou simplement si une autre lui plaisait davantage. Actuellement, dans certains pays, la femme a peu de droits. En Egypte, il y a quelques années, une Egyptienne embrassa son mari revenant d'un long voyage, avec une telle violence qu'elle lui mordit la lèvre; la plaie s'infecta et l'homme mourut. Le tribunal impitoyable condamna la veuve à six mois de cachot pour « négligence conjugale ».

Ce verdict semble sévère, mais l'Amérique dite libérale peut-elle parler d'« émancipation » alors que chez elle en 1945–46 la moyenne stupéfiante des divorces était de un pour trois ménages? Ces statistiques indiquent que de nos jours le mariage n'est plus contracté pour en subir bravement les risques c'est-à-dire « pour le meilleur ou le pire ». Dans certaines régions d'Allemagne, en 1945–46, les divorces étaient plus nombreux que les mariages. Pendant l'année 1945, en Angleterre et au Pays de Galles, le nombre des divorces doubla. En 1946 les Canadiens dépensèrent 1 250 000 dollars en frais de divorce. C'était, il est vrai, immédiatement après la guerre. Mais le divorce est toujours une source de revenus pour les avocats et l'économie de certaines localités en dépend entièrement. Il est un des fléaux du monde civilisé; il menace de ruiner la vie de famille.

En outre, les délits, l'immoralité et la criminalité font des ravages sans précédents. Il est abondamment prouvé que notre génération doit affronter des « temps difficiles » prédits dans la Bible. Les moralistes estiment que la famille est le dernier rempart contre la barbarie grandissante. La marée du mal emporte les faibles, incapables de résister seuls. Ces derniers prennent pour modèles des hommes et des femmes semblables à eux; ils copient les idoles de l'écran. Les exemples suivants montrent à quel point l'humanité s'est avilie.

Après onze ans de vie conjugale, Barbara Stanwyck demanda le divorce contre Robert Taylor. *Time* du 3 mars 1951 dit: « Taylor avait connu la liberté, en Italie, pendant les prises de vue pour un film et il désirait rester libre, sans restriction. » Vers la même époque, l'ensorcelante Linda Darnell communiqua à la presse la copie du télégramme qu'elle avait envoyé à son mari immédiatement après le prononcé de leur divorce: « Chéri! Tout s'est bien passé. Félicitations, tu es libre! Bois avec moi ce soir vingt heures (heure de là-bas). Affections. Linda. »

« Il reste toujours le divorce »

Puisque telle est la légèreté de ceux que la jeunesse se donne pour exemples, nous ne devons pas nous étonner des résultats de l'enquête effectuée il y a quatre années parmi cent vingt-cinq jeunes gens de seize à vingt ans. Quatre-vingts pour cent déclarèrent que le mariage ne les effrayait pas, parce que « si cela ne va pas, il reste toujours le divorce ». Dans cette ambiance les jeunes héritent des aînés le penchant aux délits et toute la génération considère le mariage à la légère. Avec le temps les abus se multiplient. Au début de 1951 les journaux racontèrent que deux hommes de Paradise (Californie) échangèrent leurs femmes; c'était le deuxième cas de ce genre dans cette ville en un an. Tous quatre restèrent bons amis. Un Esquimau prête sa femme à un ami sans y attacher la moindre importance, et voici que la civilisation occidentale fait de même, derrière un paravent de prétendu christianisme. Dans le livre *Top of The World* de Hans Ruesch, un Esquimau demande naïvement à un blanc: « Vous n'empruntez pas les femmes des autres? » Que lui répondre?

Contrairement aux autres Etats, celui de New-York possède une loi sévère qui ne permet le divorce qu'en cas d'adultère. Mais cette loi n'est pas une solution. Elle est à l'origine des « moulins à divorces ». Une « femme identifiée » occupera une chambre d'hôtel en compagnie d'un mari complaisant et l'épouse viendra les « surprendre » avec des témoins. Sans le vouloir, un homme abattit ainsi sa femme d'un coup de revolver alors qu'accompagnée de détectives elle s'introduisait par effraction dans sa villa, espérant le prendre en flagrant délit d'adultère.

Si l'on veut sauvegarder les liens sacrés du mariage on devra trouver une solution, nécessaire dans tous les pays. En 1700 le Parlement anglais édicta une loi pour la protection des célibataires; la loi déclarait qu'une femme qui poussait un homme au mariage en usant d'artifices tels que les parfums, les fards, les cosmétiques, les fausses dents, les faux cheveux, les corsets à baleines, les faux-culs, les hauts talons ou les hanches rembourrées, serait accusée de sorcellerie et que le mariage serait annulé. Mais les femmes damèrent le pion à la loi et plus tard le législateur reconnut qu'« en amour, la ruse est de bonne guerre » et messieurs les Anglais n'eurent plus qu'à risquer le coup et à en supporter les conséquences.

Des législations ultérieures essayèrent de moraliser le mariage en rendant le divorce difficile; d'autres, en le facilitant. L'une et l'autre méthode, comme nous l'avons vu, échouent et le lecteur conviendra que les lois humaines ne remédient pas à la situation.

L'indignation religieuse hypocrite

On a un plus urgent besoin de compréhension que de lois. Des experts disent que les jeunes devraient être bien préparés au mariage et certains préconisent même des

« commandements » pour le bonheur en ménage; ils recommandent les concessions réciproques et le partage des peines et des joies. D'autres conseillent aux époux de ne jamais se coucher sans régler leurs différends. Le premier mariage humain fut institué par Jéhovah; il est donc normal de voir ce qu'en dit sa Parole. Après avoir reconnu les dispositions de la loi mosaïque concernant le divorce, Jésus énonça la règle chrétienne; celle-ci ne reconnaît que l'adultère comme motif de dissolution du mariage (Matthieu 5: 32; 19: 9; Marc 10: 11, 12). Jésus rappela qu'à l'origine, en Eden, Dieu ne donna qu'une femme à Adam, sans parler de divorce.

Certaines organisations religieuses, notamment l'Eglise catholique, interdisent absolument le divorce et n'autorisent même pas le remariage quand l'ex-conjoint fut coupable d'adultère. Cette règle inexorable est antiscripturale. Les honnêtes gens s'indignent en constatant l'hypocrisie de ceux qui sont chargés de la faire respecter. Les dignitaires ecclésiastiques s'insurgent bruyamment contre le divorce mais ils ferment les yeux quand il s'agit de célébrités. En 1949, le pape publia un avertissement aux juges catholiques de tous les pays, leur disant qu'ils ne pouvaient dissoudre les mariages « valables devant Dieu et l'Eglise ». Le « Très Révérend » Francis J. Connell, C. Ss. R., professeur de théologie et de morale à l'Université catholique, tira d'embarras les juges catholiques américains. Il admet en effet qu'en conscience lesdits juges ne peuvent prétendre séparer un couple uni par Dieu, mais il ajoute: « Toutefois il n'est pas essentiellement mal de déclarer que selon la loi civile, certaines personnes ne peuvent plus être considérées comme mari et femme; pour un motif valable on pourra les délier. » Nous ignorons si le pape est d'accord sur le « motif valable ».

L'amour et la piété fournissent la solution

Ecœurés par l'immoralité générale, désillusionnés par la chrétienté hypocrite, les honnêtes gens trouveront dans la Bible, le grand livre de Dieu, la véritable loi protectrice du mariage. Dès l'origine Dieu montra que l'amour devait dominer les relations familiales, même en cas de différend. Il est écrit: « C'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes, comme leurs propres corps. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. Car jamais personne n'a haï sa propre chair; mais il la nourrit et l'entoure de soins. » — Ephésiens 5: 28, 29, *Crampon*.

Pour glorifier Dieu ensemble et connaître le bonheur, l'homme et la femme ne doivent pas être égaux. La science reconnaît qu'ils ne le sont pas. Le 28 juin 1949, le Dr Paul Popenoe, directeur de l'Institut américain des relations familiales, déclara: « Dans la nature l'égalité n'existe pas. S'il est indiscutable que les deux sexes ont plus de ressemblances que de dissemblances, des caractères extrêmement importants les différencient nettement et sous certains rapports accordent la supériorité tantôt à l'un et tantôt à l'autre. » Cette constatation concorde avec le conseil de la Bible qui dit aux hommes d'honorer la femme « comme... un sexe plus faible » (I Pierre 3: 7) et aux femmes d'être « soumises à leurs maris » (Ephésiens 5: 22, *Crampon*). Les sexes se complètent et chacun contribue à l'amour, à la piété et au bonheur mutuels.

L'amour, la piété et le bonheur sont possibles dans ce monde inique moribond! Bien entendu, le proche monde nouveau de Dieu, « où la justice habitera », facilitera le mariage idéal entre humains. Mais déjà de nos jours les chrétiens peuvent appliquer les principes divins sur le mariage. Il leur est exigé de vivre en harmonie avec la Parole de Dieu; leur obéissance volontaire ne crée que de la joie. Devant Jéhovah les habitants de ce monde manquent de courage, d'amour et de piété, pour accomplir leurs vœux et quand ils se promettent fidélité « pour le meilleur et pour le pire » cela ne signifie rien. Ils profitent égoïstement du « meilleur » et esquivent « le pire ». Mais quelles que soient les circonstances, les véritables chrétiens se souviennent de leur vœu sacré. C'est ainsi qu'ils vaincront l'immoralité et verront la fin prochaine des mauvais jours. Ils connaîtront des jours meilleurs tels que personne n'en vit jamais, même en imagination. Lorsque la terre sera dominée par le royaume de Dieu, ils pourront vivre éternellement selon la justice.

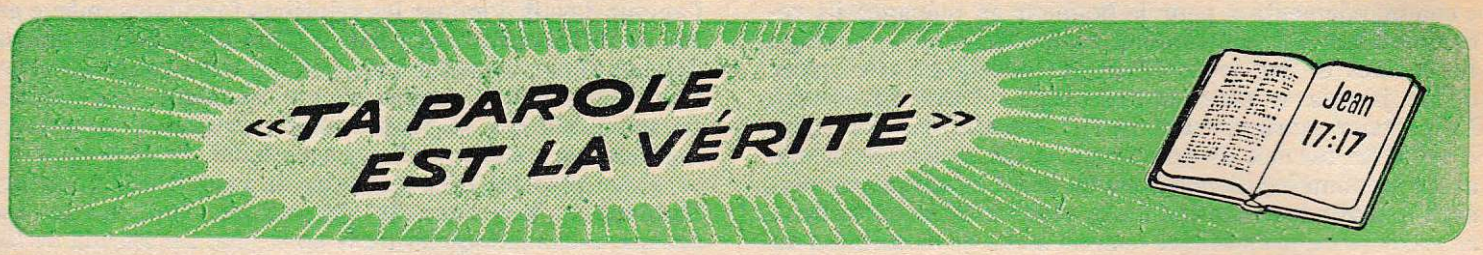
Gagnante à 13 ans!

Le *Daily News* de Greensboro (Caroline du Nord) publia ce qui suit dans son numéro du 23 mai 1952:

« Aujourd'hui, Doris Ann Hall, 13 ans, des environs de Hudson (Caroline du Nord) épela correctement les mots *farrago, vignette* et 37 autres mots difficiles et remporta le 25e Concours national oral d'orthographe. La petite Marjorie Foliart, 13 ans aussi, de Crafton (Pennsylvanie) se classa deuxième. (Un malheureux petit « r » l'empêcha de gagner.) Marjorie possède un cerveau photographique presque parfait qui lui permet d'épeler les mots même à l'envers... La gagnante reçoit 500 dollars et un week-end à New-York tandis que la seconde obtient 300 dollars.

» Doris Ann, fille de menuisier, est aussi méticuleuse qu'un ébéniste quand il s'agit d'orthographe. Elle est si lente que sa sœur Eunice âgée de 19 ans dit: « Il lui faut si longtemps » pour épeler les mots qu'elle nous donne des crises de nerfs. » Pendant les finales nous dûmes sortir; nous ne pouvions plus » le supporter »... Les deux gagnantes de cette année concouraient déjà l'année dernière. Marjorie se classa 8e et Doris Ann 31e. C'est pourquoi en rentrant chez elle Doris se mit à étudier pour être prête cette année. Ses intimes disent que pour mériter son triomphe elle a montré de la foi et de la persévérance. Elle a parcouru son dictionnaire trois fois, apprenant tous les mots par cœur. Elle estime en connaître 10 000...

» Doris Ann, une petite brunette, était accompagnée à Washington par sa sœur Eunice. Avec leur mère, Mme Francis Hall, les deux jeunes filles habitent une petite ferme près de Hudson dans le comté de Caldwell. Le père est décédé. Doris Ann l'emporta sur 34 finalistes de son Etat choisis parmi 100 000 écoliers pour représenter la Caroline du Nord aux finales nationales. C'est la deuxième année qu'elle prend part au concours. Calme et réservée, elle est profondément religieuse, membre active des témoins de Jéhovah. »



La religion aux Jeux olympiques d'Helsinki

« CITIUS, ALTIUS, FORTIUS » — « Plus vite, plus haut, plus fort » — telle est la devise des Jeux olympiques. Chronomètre et mètre à l'appui, les Jeux d'Helsinki (du 19 juillet au 3 août 1952) honorèrent la devise car de nombreux records furent battus. Ils étaient la première réunion d'après-guerre pendant laquelle les athlètes du monde s'affrontèrent en compétitions paisibles sans que les controverses politiques soient venues troubler la fraternité sportive; cela sembla devoir encourager les rêves de paix éternelle. C'est ainsi que la ferveur et l'enthousiasme du public aidant, les XV[e] Jeux olympiques prirent l'allure d'une puissante manifestation religieuse. Toutefois les 70 000 spectateurs n'honorèrent pas le Dieu des chrétiens, mais plutôt Zeus, le dieu de l'Hellade.

Ces jeux ont une origine païenne. Tous les quatre ans (au moins depuis l'an 776 av. J.-C.), à la pleine lune du mois d'août, les Grecs organisaient de grandes rencontres athlétiques en l'honneur de Zeus, le dieu suprême, dans l'enceinte « sacrée » d'Olympie. Les fêtes comprenaient également des sacrifices et des cérémonies purement religieuses; la plus pittoresque était l'adoration du feu olympique porté dans le stade.

Les Jeux olympiques d'Helsinki perpétuèrent cette cérémonie païenne. Le « flambeau sacré », allumé sur le mont Olympe par les rayons du soleil, fut transporté par avion à Copenhague et de là, repris par des champions olympiques, il parcourut une route d'honneur, et des millions de gens désireux d'apercevoir la « flamme allumée par le soleil sur le mont sacré de Zeus » faisaient la haie. Aux acclamations des 70 000 spectateurs le « flambeau sacré » fit son entrée le 19 juillet dans le stade olympique d'Helsinki, porté par le célèbre coureur Paavo Nurmi, champion olympique.

Le journal *Helsingin Sanomat* publia le discours prononcé par l'éminent évêque finnois Eelis Gulin pour souhaiter la bienvenue au « feu sacré ». En voici un extrait qui illustre la réaction du clergé devant ce spectacle païen: « O feu du bosquet de l'Olympe, sois le bienvenu! Parle-nous de tes lauriers! Dis-nous comment Zeus, le Dieu suprême, le Très-Haut d'alors, présidait aux Jeux Olympiques organisés en son honneur! Rassemble notre nation comme un seul homme. Raconte-nous comment les Hellènes jouaient devant ton autel, à la face du Tout-Puissant. Fais-nous cette grâce! Donne-nous des nouvelles de l'Hellade moderne! Dis-nous à quoi pensent les gardiens actuels de ton autel et comment la rencontre de la culture ancienne et de l'évangile du Christ a produit la culture européenne dont nous sommes gardiens. »

On ne saurait admettre plus clairement l'origine païenne de la culture et de la religion européennes; en effet « quel accord y a-t-il entre le Christ et Bélial (Zeus) ? » — II Corinthiens 6: 15, *Crampon*.

Durant les jeux, on adora les vertus, la jeunesse, la beauté, la force, l'habileté, l'adresse et le courage de l'Hellade. Les journées bien remplies se succédèrent rapidement. Les records furent battus. D'extraordinaires performances consacrèrent de nouveaux héros, de nouvelles idoles. Des centaines de journalistes du monde entier veillèrent à satisfaire l'avidité du public. L'United Press, par exemple, envoya chaque jour une moyenne de 85 000 mots. Ces déluges de paroles confirmèrent la déclaration de la Bible: « Dans un flot de paroles le péché ne peut manquer », car une grande partie de ce verbiage était une louange et une adoration indéniables de créatures. De nouveaux Pindares composèrent des hymnes pour ressusciter l'esprit de l'Hellade et honorer ses héros.

Ce furent surtout les athlètes méridionaux qui forcèrent l'attention par leur ferveur. Avant le relais de 4 × 400 mètres, l'équipe victorieuse de la Jamaïque s'agenouilla pour prier. Ces coureurs s'imaginent que Dieu les aida à établir un nouveau record mondial et à obtenir la médaille d'or. Avant le départ, le marcheur italien remplit dévotement ses devoirs religieux; mais la danse guerrière de victoire qu'il exécuta à l'arrivée détonna à côté de ces dévotions. Vainqueur au saut à la perche, le pasteur américain Bob Richards prêcha dans un parc d'Helsinki et dit ouvertement que Dieu l'avait aidé à vaincre. A son vaste auditoire il déclara: « La foi peut transporter des montagnes. » Il expliqua que sa foi ferme en Dieu permit un miracle, car, malgré l'avis des entraîneurs qui prétendaient qu'un homme de sa taille ne pouvait dépasser 4 m. 30 à la perche, il passa 4 m. 65 et, « avec la grâce de Dieu », il espère sauter 10 centimètres plus haut. Richards cita quelques noms célèbres de l'athlétisme, voulant prouver que sans l'aide de Dieu ils n'auraient pu réaliser leurs magnifiques performances.

Même le profane sent l'absurdité de ce raisonnement. Mais les auditeurs de Richards, emportés par la fièvre olympique, y virent le meilleur sermon qui fût jamais prêché. D'ailleurs n'a-t-on pas enseigné depuis des siècles que Dieu n'existe que pour aider les mortels dans leurs faiblesses?

Pour décrocher la victoire, les mahométans invoquèrent Allah, les catholiques la Vierge Marie et les protestants leur trinité. Combien d'athlètes connaissent le sens de la prière modèle de Jésus: « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne; que ta volonté soit faite »? Ces supplications importantes et désintéressées passent avant toutes les autres et excluent même les prières qui demandent un honneur personnel ou un avantage intéressé. Mais devant le « feu sacré de l'Hellade » la jeunesse ignore ces vérités. On lui donne pour tout enseignement cette maxime latine: « CITIUS, ALTIUS, FORTIUS! » L'athlétisme est la nouvelle religion païenne de ces jeunes. Obtenir la médaille d'or olympique est

leur plus grande aspiration; tout comme les Hellènes désiraient les palmes!

On a souvent discuté de la puissance unificatrice de l'athlétisme; des organisations religieuses ne tardèrent pas à donner une signification apocalyptique à ces Jeux et à la rencontre entre l'Est et l'Ouest. « Les Jeux olympiques sont le chemin vers l'union des nations! » Voilà un puissant slogan qui n'est rien à côté de ces paroles de l'évêque E. Gulin à l'issue des Jeux: « En moi, le sportif est resté rêveur en assistant à ces Jeux olympiques dans la capitale de mon pays... Le défilé de l'élite de presque toutes les nations a été un spectacle qui restera gravé dans mon cœur. Ce fut comme la grande vision de l'Apocalypse, la description du rassemblement de toutes les nations dans le monde nouveau en une seule famille d'enfants de Dieu. Je vois dans l'athlétisme un grand don de Dieu pour le rapprochement des nations, dans la compétition noble et le développement des aptitudes physiques pour mieux servir le Tout-Puissant. » — *Yhteishyvä*, 30 juillet 1952.

Des déclarations de ce genre ont pu donner un vernis religieux aux Jeux, mais n'ont pu en faire une fête chrétienne. Dans l'Apocalypse, la vision grandiose d'une grande foule de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, qui sert Dieu, ne trouve pas sa réalisation dans les Jeux olympiques modernes, lesquels ont pour objet l'adoration de l'homme, la créature, et non l'adoration de Dieu, le Créateur (Apocalypse 7: 9–17). Cette vision s'accomplit toutefois de nos jours. Actuellement, des centaines de milliers d'humains se rassemblent devant le trône de Dieu pour l'adorer comme il l'ordonne. L'objet de leur adoration n'est pas la beauté ou la force des hommes; ils vouent leurs louanges au Créateur. Ils n'exagèrent pas l'importance des sports pour négliger ce qui est vital; ils disent avec l'apôtre: « Car la gymnastique corporelle est utile à peu de chose; et la piété est utile à tout, ayant la promesse de la vie présente et de la vie à venir. » — I Timothée 4: 8, *Version du cardinal Liénart*.

L'Est et l'Ouest se sont rencontrés aux JEUX OLYMPIQUES

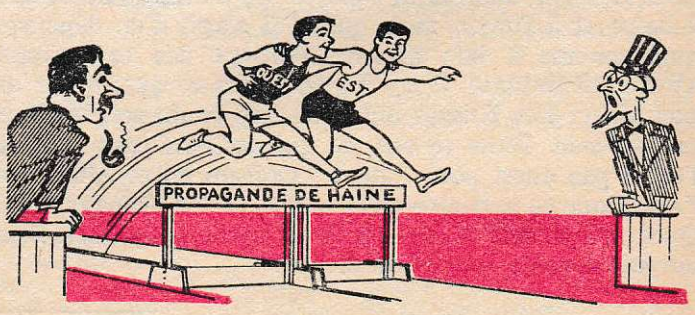
RÉGLEMENTAIREMENT aucun pays ne « gagne » aux Jeux olympiques. Aucun système de totalisation des points par équipes n'est admis. Il n'était donc pas question d'envisager une victoire ou une défaite de l'Ouest ou de l'Est. Aux Jeux d'Helsinki les Russes étaient le grand point d'interrogation, car ils ne s'étaient plus alignés dans le stade depuis 1912, au temps du Tsar.

Les Jeux s'ouvrirent le 19 juillet 1952; quelques-unes des 67 nations représentées pansent encore leurs blessures des deux guerres mondiales. Mais, aux Jeux olympiques, sous un même « toit », elles forment une grande famille dont le seul but est de pratiquer les « sports les plus beaux de toute l'histoire ». Les Jeux olympiques réalisent donc sans difficulté ce que des années de chamailleries à l'O. N. U. n'ont pu réaliser dans le domaine de la politique. Cette famille internationale oublia « opinions politiques ou instructions gouvernementales » et se comporta, du moins pendant quinze jours, « comme une aimable humanité ». Dès le début Américains et Russes fraternisèrent et les athlètes et officiels du « monde libre » parlèrent des Russes comme de « braves types », « aimables », « généreux et hospitaliers ».

Depuis des années la propagande russe mène une campagne haineuse contre les Américains qu'elle n'hésite pas à traiter d'assassins et de fauteurs de guerre. Elle a dû encaisser un rude coup quand les athlètes russes des deux sexes félicitèrent d'eux-mêmes chaleureusement leurs vainqueurs américains avec lesquels ils trinquèrent et mangèrent. Quel coup aussi pour les McCarthy et les McCarran de voir ainsi l'élite de la jeunesse américaine se commettre avec des « Rouges ». *The Nation* du 2 août 1952 commente cette fraternisation sous le titre « Les Jeux olympiques sont subversifs »:

« Nous attirons l'attention des sénateurs McCarthy et McCarran sur le scandale de l'amitié réciproque que se témoignent les athlètes américains et russes. Nos gars se laissent photographier bras dessus bras dessous avec des champions du saut, conspirateurs soviétiques. Un champion américain du saut à la perche a reçu avec reconnaissance les félicitations du Russe qu'il venait de surclasser; cela fait penser aux langues d'Esope! En violation directe du « Battle Act » qui interdit la livraison de matériel de guerre à l'Union soviétique, nos tireurs au pistolet ont remis une boîte de cartouches aux concurrents russes qui en manquaient. Le comble est que le coureur américain appelé « Horace Ashenfelter du F. B. I. » par le correspondant du *Times*, montra les talons aux Russes! Impossible, car tout bon Américain sait que les soviéts prennent toujours la fuite!

» En vérité, le scandale est effrayant. Les journées d'Helsinki ont montré la possibilité d'une coexistence pacifique avec les Russes dans un stade; le peuple pourrait croire cette coexistence possible dans d'autres domaines. Où en serait alors la guerre froide? Que deviendraient les contrats d'armements, les plans de politique étrangère des Républicains et des Démocrates, et les sénateurs McCarthy et McCarran? Nous demandons respectueuse-



ment à M. le Procureur Général d'ajouter le Comité des Jeux olympiques à la liste des organisations subversives. »

Pauvre Oncle Sam!

Les Jeux olympiques créèrent d'autres anomalies qui pourraient faire réfléchir le peuple. Ne prétend-on pas que la Russie est appauvrie, minée par le désordre administratif, épuisée par son formidable effort de guerre? Pourtant, aux Jeux olympiques, elle se permit d'étonner les capitalistes en les recevant à dîner, alors que la riche Amérique ne put même pas subvenir convenablement aux besoins des siens. Nous lisons dans le *New-York Times* du 27 juillet 1952:

« Sous certains rapports les athlètes de Russie et des pays satellites sont mieux installés que ceux d'Occident. A Kapylae les concurrents occidentaux disposent de lits de camp et de pliants; leurs quartiers ont un plancher bétonné. Les repas sont servis sous une tente froide. A Otaniemi au contraire les meubles sont rembourrés, des tapis couvrent le sol, un réfectoire attend les athlètes qui disposent en outre du seul gymnase couvert et de la seule piste couverte de Finlande... Des groupes de danseurs folkloriques de presque toutes les provinces de l'Union soviétique, des ballets, des acteurs et des chanteurs célèbres venus d'au delà du rideau de fer divertissent les athlètes. La nourriture et la boisson sont amenées chaque jour de Léningrad. »

Le *New-York Times* du 28 juillet décrit le dîner plantureux auquel les Russes convièrent les officiels des Etats-Unis; le journal déclare que l'invitation ne serait pas rendue parce que « cela coûterait trop cher », et ajoute: « Les officiels de l'équipe olympique des Etats-Unis ont décidé aujourd'hui de ne pas rendre leur politesse aux Russes. Un Américain haut placé qui voulut garder l'anonymat déclara: « Nous avons déjà assez de » difficultés pour couvrir les frais de déplacement de » notre équipe; il ne nous est pas possible d'offrir encore » des dîners. »

» A Otaniemi les Russes ont servi un repas plantureux avec caviar, vodka, vins, viandes et gâteaux de choix. Vingt-quatre personnalités de la délégation des Etats-Unis étaient invitées... Les Russes se sont montrés déçus de ne voir aucun champion les accompagner; les officiels avaient pensé que l'invitation ne s'adressait qu'à eux seuls. Aujourd'hui plusieurs athlètes américains disent qu'ils accepteraient peut-être l'invitation russe... « C'est dommage que nous ne puissions les inviter à déjeuner « avec nous au buffet », dit Simmons (originaire de Charlotte, Caroline du Nord). »

« C'est dommage », puisque le but avoué de l'Amérique est de gagner l'amitié des Russes et de leurs satellites. Le riche Oncle Sam dépense des milliards de dollars à boire et à fumer, mais quand il s'agit d'en dépenser quelques-uns à bon escient, l'argent des capitalistes s'évanouit soudain. Il n'y a même plus de quoi offrir un bon dîner! Les Russes ont peut-être voulu soigner leur propagande. Dans ce cas, ce qui est bon pour l'un ne l'est-il pas aussi pour l'autre? Doit-on en conclure que l'Amérique ne participe pas à la guerre des propagandes? Quoi qu'il en soit — excusez la plaisanterie — Oncle Sam devrait devenir *rouge*... de honte!

Le nationalisme gâche les Jeux olympiques

Ce fut le baron Pierre de Coubertin qui remit en honneur les Jeux olympiques. Il ne pensait pas à établir des relations pacifiques entre nations hostiles. Le sportif enthousiasme d'aujourd'hui ne l'espère pas non plus. Pendant 12 siècles d'existence (de 776 environ av. J.-C. à 392 de notre ère) les Jeux Olympiques grecs ne réalisèrent pas la paix et n'empêchèrent pas la Grèce de sombrer dans l'esclavage. Les Jeux dégénérèrent finalement en contestations et en scandales, et les Romains, furieux d'être accusés de professionnalisme, incendièrent les quartiers des athlètes et démolirent le stade. Sur ce l'empereur Théodose supprima les Jeux.

Les Jeux Olympiques se substituaient provisoirement aux conflits armés, mais leurs idéaux élevés ne pénétraient pas toujours le cœur des hommes. Pierre de Coubertin déclara: « L'essentiel, dans les Jeux olympiques, n'est pas de vaincre, mais de participer. L'essentiel dans l'existence n'est pas de vaincre mais de combattre. Ces principes répandus feront l'humanité plus scrupuleuse et plus généreuse. »

Un simple coup d'œil sur le monde actuel permet de constater que ces principes ne sont pas appliqués. « Des nations s'efforcent en trichant de remporter de méprisables victoires. Des gens à qui l'on enseigne d'être forts ne connaissent ni le scrupule ni la générosité. » Les journalistes remarquèrent l'esprit nationaliste du public qui suivit les Jeux de 1952 et l'on put dire que sous ce rapport, « le public n'était sûrement pas imprégné de l'esprit olympique ».

Bien que les Jeux « ne visent pas à montrer la supériorité des athlètes d'une nation sur ceux d'une autre », une rivalité artificielle fut entretenue entre l'équipe des Etats-Unis et celle de l'Union soviétique. Ces relents de nationalisme sont dus aux propagandistes d'en deçà et d'au delà du rideau de fer. On put lire dans le *New-York Times:* « Pour étaler la supériorité russe vis-à-vis de « la jeunesse décadente des impérialistes occidentaux », les journaux communistes finnois ont exploité tous les succès russes, particulièrement nombreux dans les compétitions secondaires comme la gymnastique. » Avery Brundage, président élu du comité olympique international, fut écœuré du nationalisme outrancier que révélait l'importance accordée aux points obtenus par diverses nations, et déclara: « Les Jeux olympiques sont des compétitions entre individus et non entre nations. Un système de totalisation des points par équipe est une violation de l'esprit des Jeux et fait du tort au mouvement olympique. » La seule nation qui respecta cette règle fut celle qui n'obtint aucun point. L'esprit des paroles de Pierre de Coubertin: « L'essentiel, dans les Jeux olympiques, n'est pas de vaincre, mais de participer », semble bien être perdu.

En 1948 un éditorial mordant de l'*Evening Standard* de Londres disait: « Même en temps normal les Britanniques n'ont guère d'enthousiasme pour les Jeux, quand ils n'éprouvent pas de répulsion à leur égard. Nous n'envisageons pas le sport comme un moyen de mettre une nation en vedette. L'atmosphère des Jeux olympiques s'échauffe de rivalités chauvines contraires à la véritable compétition sportive. »

Les Jeux olympiques modernes, comme les anciens, se caractérisent par des rivalités et des querelles. Seul le royaume de Dieu apprendra aux humains à travailler et à jouer.

La nouvelle administration américaine

Avant son inauguration le 20 janvier, le gouvernement du président Eisenhower avait déjà commencé à fonctionner. Aucun autre président n'avait choisi aussi rapidement les membres de son Cabinet (le premier Cabinet du président Roosevelt ne fut annoncé que le 3 mars suivant les élections). En attendant la date de l'inauguration le pouvoir fut, pour ainsi dire, transféré de Washington à New-York, où se trouvait l'état-major d'Eisenhower. Le 20 janvier, l'administration républicaine était donc prête à prendre les rênes du gouvernement et suivre une politique selon des programmes bien établis. Parmi ceux que le général a choisis comme collaborateurs, citons: John Foster Dulles, secrétaire d'Etat; Charles E. Wilson, secrétaire à la Défense; Herbert Brownell Jr., Procureur général; Arthur E. Summerfield, secrétaire aux P. T. T.; Ezra Taft Benson, secrétaire à l'Agriculture; Martin P. Durkin, secrétaire au Travail; Harold E. Stassen, directeur de l'Administration pour la Sécurité Mutuelle; Sherman Adams, aide du président et Henry Cabot Lodge Jr., chef de la délégation américaine à l'O. N. U.

En général tous ces hommes sont des conservateurs modérés dans les questions intérieures et ont l'esprit large et progressiste pour les questions internationales. Mais n'oublions pas que le leader de la majorité au Sénat est le sénateur Taft, et que d'autres républicains de la « vieille garde » contrôlent toutes les commissions au Capitole. Reste à savoir si le président Eisenhower et son Cabinet pourront persuader les deux Chambres d'adopter la politique internationaliste tant vantée pendant les élections.

Emeutes communistes à Bagdad

En Irak, la totalité, ou presque, de la population qui compte cinq millions d'âmes se compose de ruraux indigents et illettrés, n'ayant qu'une faible voix auprès du gouvernement, et dirigés par une classe de gros propriétaires fonciers. Elle entend beaucoup parler des énormes richesses pétrolières, mais n'en tire que peu de bénéfices. Naturellement les communistes exploitent le mécontentement créé par cette situation et des groupements réactionnaires provoquèrent récemment des manifestations dans les rues. La foule, recrutée dans les taudis de Bagdad et arborant des bannières de protestation contre les « élections truquées » et « l'impérialisme étranger », pilla les magasins, attaqua l'ambassade britannique, le bureau du Service d'Information américain, le bâtiment du journal *Iraq Times* et le poste de police. Elle se rendit pratiquement maîtresse de cette antique ville de 400 000 habitants. Le jour suivant le Régent ordonna au chef de l'état-major de l'armée de rétablir l'ordre. Il mit en prison les leaders extrémistes, proclama la loi martiale, supprima tous les partis, arrêta 500 communistes et interdit 17 journaux. Il promit une diminution des impôts et la réforme du système électoral. Le calme revint dans la ville, mais les problèmes de l'Irak ne sont pas encore résolus.

Naufragé volontaire

Après avoir passé plus de soixante jours seul sur un radeau pneumatique, un Français, le docteur Bombard, réussit à traverser l'Atlantique en se ravitaillant de ce que la mer pouvait lui fournir. Il maigrit de vingt kilos, mais néanmoins, il arriva sain et sauf. Son but était de démontrer qu'un naufragé pouvait demeurer sur un canot de sauvetage pendant plusieurs semaines, ceci en se nourrissant de poisson et en buvant de l'eau de mer et du jus de poisson. Il voulait prouver que, contrairement aux croyances générales, l'organisme humain est capable d'assimiler l'eau de mer, à condition que le naufragé n'attende pas pour boire cette eau d'être presque mort de soif, et qu'il n'en absorbe pas plus d'un demi-litre par jour. Le docteur Bombard déclara après son voyage que l'eau de pluie et le jus de poisson peuvent rendre inutile même ce demi-litre d'eau salée. Il reconnut avoir fait un repas à bord du navire britannique *Arakaka,* rencontré au cours de sa traversée, à environ 1200 kilomètres des Antilles, mais il déclara à ce sujet: « Cela ne représente qu'un seul jour sur soixante-cinq et ne contrarie en rien ma théorie. » Il se nourrissait de poisson, et pour se protéger du scorbut il consommait du plancton, retiré de la mer à l'aide d'un filet. « Le plancton contient énormément de vitamines, précisa le docteur Bombard. C'est la nourriture des balaines. » Certes, l'exploit du « naufragé volontaire » a apporté de nouveaux éléments au sujet de la diététique du véritable naufragé.

Le nouveau président du Mexique

Dans la foule rassemblée pour l'investiture du nouveau président, les uniformes galonnés et les habits de cérémonie prédominaient. Mais Adolfo Ruiz Cortines, négligeant la tenue éclatante traditionnelle des présidents d'Amérique latine, avait choisi un costume d'une coupe très sobre. Agé de 61 ans et de petite taille, cet homme s'est frayé un chemin dans le monde, ayant été successivement comptable dans un magasin de vêtements, fonctionnaire, membre du Congrès, gouverneur de Vera Cruz, ministre de l'Intérieur et enfin président du Mexique. Sa connaissance de la statistique fait croire à beaucoup de Mexicains qu'il est bien instruit des problèmes de leur pays et la simplicité de sa vie lui donne une auréole de vertu. Lors de sa prise du pouvoir pour six ans, il promit de lutter contre la corruption qui affaiblissait le pays.

15 millions de mutilés de guerre

Selon une dépêche Reuter, provenant de Londres et reproduite dans *Le Figaro* du 26 décembre dernier, il existe dans le monde 15 millions de mutilés de guerre. Sept millions d'entre eux ont été les victimes de la Seconde Guerre mondiale. Ces chiffres furent communiqués par la Fédération mondiale des anciens combattants et se divisent comme suit: En France 933 500 anciens combattants reçoivent des pensions de mutilés; en Grande-Bretagne, 683 032; en Italie, 355 035; au Canada, 157 853; en Belgique 121 221. L'Allemagne compte un million et demi de mutilés de guerre et le Japon plus de 700 000. Pendant la Seconde Guerre mondiale, 1 919 573 Américains ont été mutilés, dont un sur quatre est un diminué mental, victime de la guerre. La dépêche ajoute que si l'on tient compte des mutilés civils on peut estimer qu'un homme sur quatre dans le monde entier est diminué à cause de la guerre. Triste témoignage de notre époque!

Sacrifiez les hommes, mais pas l'argent!

Le périodique américain *Colliers* reproduisit dernièrement un article écrit par John Steinbeck, écrivain de renom. Celui-ci raconte que durant la dernière guerre, il avait proposé au gouvernement américain une arme secrète qui, selon le président Roosevelt, aurait « envoyé valser l'Italie » et « mis Hitler dans la poêle à frire ». L'arme en question aurait simplement consisté à parachuter sur les pays de l'Axe un déluge de faux billets de banque parfaitement imités et vieillis par un procédé spécial. Bien que Franklin Roosevelt acceptât l'idée avec enthousiasme, il ne réussit pas à la faire accepter par ses conseillers, notamment le secrétaire au Trésor, Henry Morgenthau. Celui-ci la trouva « immorale ». L'ambassadeur de Grande-Bretagne, lord Halifax, en fut horrifié, déclare le célèbre écrivain. Devant cette opposition le président des Etats-Unis aurait déclaré à M. Steinbeck: « Il est permis de tuer et même de s'attaquer avec quelque impunité à la religion, mais votre plan menace quelque chose que beaucoup de gens ont plus à cœur que leur propre vie. »

Les nouveaux cardinaux

Les cardinaux sont les princes de l'Eglise de Rome. C'est eux qui élisent les papes et qui occupent souvent d'autres postes comportant des responsabilités, soit au Vatican, soit dans de grands diocèses. En 1586 le pape Sixte V en avait fixé le nombre à soixante-dix, et la tradition veut que la majorité soient des Italiens. Mais en 1946, Pie XII en nommant trente-deux nouveaux cardinaux (vingt-trois sont morts depuis), rompit avec cette tradition vieille de plusieurs siècles et l'Italie ne vint plus en tête. Vingt-quatre nouvelles nominations viennent d'être annoncées, portant le collège des cardinaux à son effectif complet. La nouvelle liste contient: Maurice Feltin, archevêque de Paris; Georges François Grente, archevêque du Mans; J. Francis McIntyre, archevêque de Los Angeles; A. Stépinac, archevêque de Zagreb en Yougoslavie, accusé par Tito de collaboration avec les nazis; Stefan Wyszynski, archevêque de Varsovie; Paul-Emile Léger, archevêque de Montréal et onze Italiens, ce qui élève le nombre de ces derniers à vingt-sept. Les nouveaux cardinaux furent installés lors d'un consistoire qui se tint au Vatican pendant le mois de janvier.

Le tourisme rapporte des dollars

D'après la commission des voyages en Europe, les touristes américains dépensèrent 416 millions de dollars environ en Europe

en 1952. Tous les pays de l'Europe rivalisent entre eux pour attirer le plus grand nombre de « porteurs de dollars ». Les agences de tourisme des deux côtés de l'Atlantique prévoient la venue d'un nombre record de touristes américains et canadiens en Europe cette année. Une des plus grandes « attractions » sera le couronnement d'Elizabeth II en Angleterre. Mais la France est certaine qu'après avoir goûté la pompe et la magnificence de la vieille Angleterre, les Américains viendront déguster quelques vieux vins français. Elle pense pouvoir faire face à la concurrence de sa voisine d'outre-Manche, et après tout, le tourisme est le moyen le plus facile pour faire entrer des dollars dans le pays, sauf les dons directs de l'Oncle Sam, bien entendu!

L'Angleterre bat le record en rendement de blé

En Angleterre la moyenne de la production de blé en 1951 était d'environ 277 boisseaux par hectare et aux Etats-Unis de 111 environ. Mais dans une ferme de Norfolk, à 145 km au nord de Londres, trois frères, John, George et William Turrell ont atteint la moyenne extraordinaire de 911 boisseaux par hectare. Ils ont obtenu cette récolte sur un terrain jadis recouvert par les eaux de la mer et qui a servi de pâturage depuis l'époque pré-romaine jusqu'à la fin du siècle dernier, où il fut transformé en pommeraie. En 1937, les arbres furent abattus et l'année dernière la terre fut ensemencée en blé pour la première fois. On attribua cet énorme rendement au sol extrêmement fertile, au temps favorable, à la bonne exploitation et aux tiges fortement enracinées qui ne ployèrent pas sous le poids des épis extraordinairement lourds. Cela est un petit avant-goût du temps où se réalisera la prophétie d'Ezéchiel, chapitre 34, verset 27, qui dit: « Et l'arbre des champs donnera son fruit, et la terre donnera ses produits; ils seront en sécurité sur leur terre, et ils sauront que je suis Yahweh. » (*Crampon*).

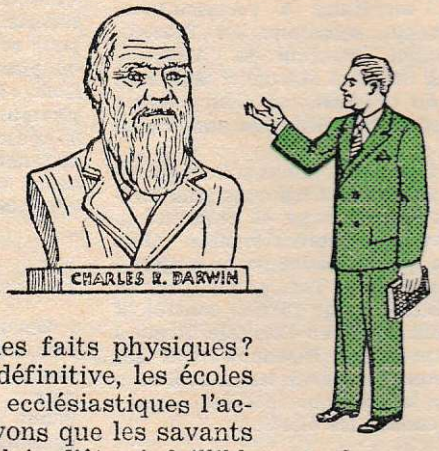
La fumée et le cancer du poumon

Le Dr Percy Stocks, doyen à la commission anglaise des recherches pour la lutte contre le cancer, a offert de prouver à l'aide de quelques expériences que la fumée des cheminées peut être une des causes provoquant le cancer du poumon, au même titre que les gaz d'échappement des voitures et la fumée du tabac. Le *British Medical Journal* déclara qu'il est très probable que la fumée de cheminée puisse provoquer le cancer, sans que cela soit prouvé. De son côté, l'édition hebdomadaire du *Manchester Guardian* fit le commentaire suivant: « Si l'on pouvait prouver que l'atmosphère enfumée des villes anglaises est non seulement très désagréable, mais encore contribue à la mortalité, la conscience publique pourrait enfin sortir de son apathie. »

Où va le monde?

La guerre continue en Asie. L'unité européenne est loin d'être atteinte. Les fonctionnaires communistes risquent la mort pour « déviationnisme ». Des actes de violence se commettent à Bagdad et se multiplient en Tunisie et au Kenya. Le monde craint l'inflation, les fléaux, la guerre et la mort. Mais ce ne sont là que des symptômes. L'Apocalypse (chapitre 12, verset 12) nous en révèle la cause réelle: « Le diable est descendu vers vous, animé d'une grande colère. » Sa fureur ne cesse de s'accroître, et avec elle les difficultés du monde; ces événements accomplissent la prophétie de Jésus décrite au chapitre 24 de Matthieu. En effet, Satan sait que sa domination sera bientôt brisée par le pouvoir du Dieu tout-puissant. Cette promesse offre, malgré les conditions mondiales, une perspective rassurante à tous les étudiants sincères de la Parole de Dieu.

Le procès de L'ÉVOLUTION



LA doctrine de l'Evolution a-t-elle vraiment pour base des faits physiques? De nombreux savants en parlent comme d'une vérité définitive, les écoles l'enseignent, la presse vante sa supériorité et de nombreux ecclésiastiques l'acceptent. Mais cette étrange théorie est-elle vraie? Nous savons que les savants ont souvent modifié leurs points de vue, que les écoles sont loin d'être infaillibles, que la presse se trompe fréquemment, que le clergé n'est pas omniscient. Pourquoi ne pas examiner cette doctrine?

LA brochure de 64 pages intitulée *L'Evolution opposée au monde nouveau* fait le procès de cette doctrine. Elle présente des arguments irréfutables tels que « le chaînon manquant », le témoignage des roches, des mutations et de faits scientifiquement établis, prouvant que l'Evolution est une imposture. Cette brochure confirme en outre la véracité du récit biblique de la création directe. Sa documentation est renforcée par le témoignage de la science, de la médecine et de la géologie. L'Histoire (tant profane que sacrée) déclare que l'homme fut créé par Dieu. Demandez immédiatement cette brochure que vous recevrez contre la somme modique de 20 fr. français, 3 fr. belges ou 25 ct. suisses. Elle pourra également intéresser vos amis. Pourquoi ne pas en commander plusieurs exemplaires? Ecrivez à l'une des adresses suivantes:

Watch Tower
28, av. Gen. Eisenhower, Bruxelles 3
(Compte chèques postaux: 969.76)

Association « Les Témoins de Jéhovah »
3, Villa Guibert, Paris 16e
(Compte chèques postaux: Paris 6072-27)

Watch Tower
39, Allmendstrasse, Berne 22
(Compte chèques postaux: III 3319)